



L'Écrivain et le Prince

FLORENT GAUTIER

Florent Gautier

L'Écrivain et le Prince

© Florent Gautier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7766-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

1.

Une large couleur pourpre enflammait le ciel immobile d'un long soir d'été. Les merles, au-dessus des toits, chantaient encore. Près de la fenêtre grande ouverte, Thomas Rezski feuilletait à sa table un livre auquel manquaient quelques pages. Égarée au dédale des tournures, l'énigme d'une phrase l'arrêta : « Quand une belle se sait belle, cela nous la rend très déplaisante ». Le jeune homme se perdait dans ses pensées. Il se redressa un peu cependant, et versa machinalement le fond d'une bouteille de vin, qui n'était pas la première de la journée, dans son verre vide. Son regard s'échappa tout à coup loin devant lui, et le texte de sa main. Quelle heure pouvait-il être ? Il se leva brutalement, s'empara sur une étagère d'une gazette, dont il tourna nerveusement les pages. Il vérifia les dates. Le dix-neuf juin. C'était aujourd'hui. Il s'était souvenu tout à coup de cette pièce, qu'on disait licencieuse, et qui aurait été la victime de la censure au temps du Commun Empire, c'était certain. Le *Carnet de bal d'une courtisane* était donné dans un théâtre un peu à l'écart, dans les anciens faubourgs de la capitale. Dernier jour. Il hésita. Il consulta de nouveau sa montre. Il se leva soudainement, il enfila sa veste. Il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier trop patiné.

Sur le boulevard, longuement, puis à travers des rues plus étroites, ensuite, Thomas Rezski marcha d'un pas hâtif.

Au bout de sa précipitation il aperçut enfin l'établissement, qui ressemblait mieux à la vitrine maladroite et paresseuse d'un petit atelier qu'à l'idée que l'on se fait d'un grand opéra. Il parvint dans un dernier souffle à la porte d'entrée, au moment même où une vieille femme s'apprêtait à la refermer.

La guichetière était trop peinte, trop fagotée. Faussement précieuse, elle avait plutôt des airs de maquerville, et lui jeta un mauvais œil.

— C'est trop tard mon mignon.

— S'il vous-plaît, je viens de traverser la moitié de la ville à grandes

enjambées.

Il appuyait ses mains sur ses hanches, et il paraissait réellement époumoné, ce qui ajoutait au pathétique de ses plus beaux airs de chien battu.

Après un moment d'hésitation, le Dragon sévère qui présidait aux destinées de cet Enfer maugréa :

— Donne ton argent et file ! Pas de bruit !

Il avait pénétré l'étrange *camera oscura* où quelques spectateurs épars, seuls, ou parfois en couples, s'étaient installés. Il descendit la moitié de l'allée. Mais son attention fut immédiatement happée par le vide sidérant de la scène. Deux femmes, qui semblaient presque jumelles, le remplissaient entièrement. Une s'était avancée. Un unique projecteur déversait une aura, sombre et byzantine, sur sa silhouette, sur son visage. Ses frisottis, démesurés et jais, contournaient la pointe de ses grands sourcils : ils descendaient très bas, et offraient leur majestueux ornement à l'ovale de sa figure, que ses yeux comme deux soleils noirs éclairaient derrière les brumes d'un maquillage sibyllin. Elle portait des vêtements qui suivaient la mode d'une époque excessive : un cache-cœur persuasif, serré et parme, une jupe, droite et crème, la plus économe, et des bottes de même ton, les plus renversantes. Il reçut cette image comme un coup de foudre.

La vestale déclamait avec lenteur, et une emphase peu appropriée. Il n'avait pas su prêter l'oreille aux premiers mots de sa prière, mais l'exhortation finale qui les prolongea retentit pour longtemps dans le fond de son souvenir :

Étinceler d'amour jour et nuit comme des bijoux baroques.

Être heureux comme des fous d'EXISTER.

Voilà la vraie vie. Le reste c'est du vide.

L'étudiant transi écouta cet oracle comme s'il s'était agi d'une déclaration d'amour.

2.

Thomas Rezszi s'était-il trouvé là par hasard ? Pour répondre à cette question, il aurait fallu savoir, au préalable, qui il pouvait bien être. Or, au moment d'entrer dans le temple de cette dévotion bien particulière, il ne paraissait encore qu'une frêle esquisse de lui-même.

Dans la pénombre même, son physique le distinguait malgré cela, sans lui en laisser le choix. Il était très grand, très maigre, un échalas. Ses épaules étaient athlétiques, mais ses muscles par un singulier contraste se faisaient d'autant plus minces et secs, et comme sans vocation. Son visage était obscurci par une barbe généreuse, négligée ou fausement. On trouvait à ses traits une certaine grâce. Son regard était doux, nostalgique peut-être, et laissait toujours sa part au rêve : son expression hésitait entre le sourire narquois et une vraie réserve. Ses cheveux, si implantés, étaient abondants aussi, très bruns, très bouclés, dont les mèches paraissaient sans fin, et rebelles à toute discipline. Ses gestes étaient mesurés, calmes, et toute son allure évoquait la simplicité dans le comportement. Thomas Rezszi n'était ni nerveux, ni sanguin.

Il n'avait pas eu dix-huit ans lorsque l'Empire, qui portait alors le nom de Commun Empire, montra des signes d'affaissement spectaculaires, et il n'en avait pas vingt lorsque celui-ci s'effondra tout à fait. Ses études supérieures l'avaient conduit au centre de ce monde près de s'écrouler. Il avait entamé le cursus du droit, dans la première université de la ville, qui se situait en son cœur. Mais très vite, et comme beaucoup d'autres étudiants dans ce décor auguste, le jeune homme avait suivi les cours de plus en plus négligemment – à mesure que se fissurait un « ancien régime » que tout le monde considérait cinq ans plus tôt comme entièrement immuable. Les événements, si inattendus, s'étaient précipités, arrachant sur leur passage presque tous les repères. Dans les amphithéâtres décrépis, la parole professorale s'était révélée inaudible, qui semblait à tous parler une langue subitement morte. Pour son auditoire, chaque semaine plus clairsemé, il ne faisait plus aucun doute que les jurisprudences enseignées ne l'étaient que faute de mieux. Leur disparition imminente, que chacun pressentait, rendait tout espoir de planifier un avenir ou une carrière

dérisoire : l'incertitude de l'instant présent était devenue si grande qu'elle faisait de tous les lendemains un imprévu. Thomas Rezski savoura comme peu d'autres cette brusque projection dans l'inconnu, et vers un avenir qui lui parut entièrement à *écrire*.

Sans rien revendiquer, et sans avoir osé même le désirer, la jeunesse du pays s'était émancipée dans le même moment de la morale et d'un futur programmé. Elle évolua durant ces années de laisser-faire prodigieuses en sarabandes imprévisibles, dans un état de perpétuelle décomposition, de permanente recomposition, au rythme des envies, et aussi des peurs, de chacun. Jamais depuis des décennies on n'avait autant parlé, bavardé et ri, et de si bon cœur, de si libre façon. Les langues s'étaient déliées. Des gens maintenant s'interpellaient dans la rue sans se connaître. Les mœurs étaient remuées. Les idoles, ce pénible travail des grands faussaires, avaient brûlé, et personne ne cherchait à en dresser de nouvelles sur le bûcher si vite assemblé du présent. Les artères petites et grandes de la fébrile métropole s'emplissaient sans ordre et sans heure de ces fracas de gaieté, et quelquefois de violence, tantôt gratuite, tantôt intéressée, de cette liberté inattendue, pure, à peu de chose près, infinie. La cité était blessée par les soubresauts d'un État vaincu. Et par le crime, qui s'était aussi vite organisé que les codes de loi s'étaient abîmés. Mais si bien des citoyens s'en émurent, rien n'importait plus à Thomas Rezski que le plaisir de vivre selon son inclination, de se consacrer à ses lubies, sans vrai souci de l'avenir – ou plutôt, en espérant le créer : car cet être passionné nourrissait des ambitions. Il avait choisi la science juridique pour satisfaire surtout aux volontés paternelles. Mais affranchi désormais des regards de sa famille, il rêvait, de moins en moins secrètement, à l'art. Avec un A majuscule. Il avait en effet le goût et le sens artistes, comme l'on dit parfois, et dès l'adolescence il s'était mis à dévorer livres et revues dans une accumulation boulimique, qui avait réjoui d'abord ses parents, avant de les inquiéter aussi.

Il termina en dilettante la première année. Il fut reçu *in extremis*, dans ce climat proche de l'absurde qui régnait alors. Au début des vacances, il revint séjourner dans la lointaine maison natale, où il goutta très vite l'ennui, et l'impatience de s'en échapper presque aussitôt, car l'enfance avait fini. De retour dans sa nouvelle existence, la plus belle des saisons s'était ouverte devant lui

vide de contrainte. Il flânait. Il lisait. Il fainéantait. Il noçait. Il buvait, de plus en plus fréquemment. Le jeune provincial s'enthousiasmait pour les manifestations culturelles, alors foisonnantes. Son agenda, foutraque et débraillé, se remplissait au fil des jours, au hasard des nuits, des vernissages les plus insolites, des expositions les plus invraisemblables, de concerts au débotté, des adaptations des dernières pièces du Libre Empire, souvent improvisées, en dernière minute, ici ou là.